

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La comtesse Romani

Dumas, Alexandre (Schriftsteller, 1824-1895)

Paris, 1877

Acte premier

urn:nbn:de:hbz:5:1-19683

LA COMTESSE ROMANI

ACTE PREMIER

Un salon communiquant au fond, à droite et à gauche, avec d'autres salons. Le tout très-élégant et très-éclairé comme pour une grande réception. — Au lever du rideau plusieurs personnes sont debout contre la porte du côté droit et semblent écouter la comédie qui se joue à droite dans la coulisse. — D'autres personnages sont assis et causent sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

ATTIKOFF, LA PRINCESSE ATTIKOFF,
LA MARQUISE GALZIANA,
TOFFOLO, ROLSTEIN, LA BARONNE DE RUZZI,
MADAME DE LANTANA.

On entend dans la coulisse bravo ! bravo ! et de nombreux applaudissements accompagnent les bravos. Les personnages qui sont contre la porte applaudissent les mains en l'air et plus bruyamment que les autres.

ATTIKOFF, applaudissant.

Brava ! brava ! brava !

LA PRINCESSE.

Taisez-vous donc, Serge, vous applaudissez comme un sourd, c'est le cas de le dire, car vous n'entendez rien d'ici.

ATTIKOFF.

C'est vrai, ma mère, mais la belle comtesse m'entend et ce bruit lui fait plaisir.

LA MARQUISE.

Et puis, les comédiens, c'est comme les rois, pourvu qu'on les acclame, peu leur importe d'où viennent les acclamations.

LA PRINCESSE.

Alors ne parlons pas si haut, parce que nous empêcherions ceux qui veulent écouter d'entendre.

TOFFOLO.

Il n'y a pas de danger, madame; de la galerie où la représentation a lieu on ne peut rien entendre de ce qui se dit ici, si haut que l'on parle, et la preuve, c'est que nous, nous n'entendons pas la comtesse qui est en scène, et qui parle bien plus haut que nous. Tenez, écoutez. (Un temps pendant lequel on n'entend rien.) Vous voyez...

LA MARQUISE.

Ah ça ! quelle raison la comtesse avait-elle de donner cette représentation ?

LA PRINCESSE.

C'est pour les pauvres.

LA MARQUISE.

Oui, voilà le prétexte ; mais la raison, la savez-vous, monsieur Toffolo, vous qui êtes régisseur du théâtre où la comtesse Romani jouait la comédie avant son mariage... ?

TOFFOLO.

Mon Dieu, madame, je crois que, outre le désir de venir

au secours des pauvres de Florence, la comtesse a eu quelque plaisir à se faire entendre. Pour nous autres comédiens, l'habitude des applaudissements est telle, qu'au milieu de la plus grande fortune et de la plus haute position en dehors du théâtre, ces applaudissements nous manquent. La comtesse a eu un peu l'envie d'être applaudie comme autrefois, il faut lui pardonner, d'autant plus qu'elle aide ainsi, en jouant un acte de la pièce que nous montons en ce moment, à faire connaître le jeune auteur de cette pièce.

LA PRINCESSE.

Et c'est une autre actrice qu'elle qui va jouer le rôle au théâtre?

TOFFOLO.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

La comtesse Romani était donc vraiment une femme de talent? Je ne l'ai jamais entendue. Elle était déjà mariée quand je suis arrivée à Florence.

TOFFOLO.

Elle avait et elle a toujours un très-grand talent.

LA MARQUISE.

Moi, je l'ai entendue et je suis de votre avis, monsieur Toffolo : il est vrai qu'elle était votre élève.

TOFFOLO.

En effet, madame, j'ai eu la bonne chance de lui donner ses premières leçons, mais cela ne prouve ni que j'eusse du talent moi-même ni qu'elle me doive celui qu'elle a. Il arrive souvent au théâtre qu'un comédien médiocre comme moi peut aider à se développer une grande artiste comme elle.

LA MARQUISE.

Vous êtes modeste, monsieur Toffolo.

LA COMTESSE ROMANI

TOFFOLO, riant.

Tous les comédiens le sont, madame, c'est bien connu. La comtesse a bien voulu garder un bon souvenir de mes leçons et elle m'a fait l'honneur et l'amitié de me demander mes conseils dont elle n'avait nul besoin pour la représentation de ce soir. Elle m'a prié de me tenir dans ce salon, de l'écouter, de la regarder, ce que je fais, tout en causant avec vous par suite d'une grande habitude. Voilà, mesdames, comment j'ai l'honneur de me trouver au milieu de vous.

LA MARQUISE.

Et nous en sommes enchantés, monsieur Toffolo, car nous vous avons applaudi bien souvent et nous sommes heureuses de pouvoir vous le dire au risque de blesser votre modestie. Mais nous vous rendons à vos fonctions de juge que nous avons interrompues trop longtemps.

TOFFOLO, s'éloignant, à part.

Autrement dit, nous vous congédions et nous avons à dire des choses qui ne vous regardent pas.

LA MARQUISE, à Rolstein.

Dites donc, mon cher Rolstein, vous qui étiez un habitué du théâtre du temps que la belle Cécilia y brillait, faites-nous donc l'amitié de nous dire pourquoi le comte l'a épousée?

ROLSTEIN.

Parce qu'il l'aimait.

LA MARQUISE.

Était-ce une raison suffisante?

ROLSTEIN.

En tout cas c'était la meilleure, d'autant plus qu'il n'y avait que ce moyen de réussir.

LA MARQUISE.

Êtes-vous sûr qu'il n'y en avait pas d'autres?

ACTE PREMIER

5

DE LANTANA.

Lesquels?

MADAME DE LANTANA.

Ceux que d'autres avaient employés auparavant.

ROLSTEIN.

C'est une calomnie. La Cécilia était une très-honnête personne, et la preuve que vous êtes de mon avis, chère madame, c'est que vous venez chez elle.

MADAME DE LANTANA.

D'abord, j'y viens en payant, comme j'irais à tout autre spectacle, et puis si on n'allait que chez les honnêtes femmes...

LA BARONNE.

On ne pourrait quelquefois pas rentrer chez soi.

LA PRINCESSE.

C'est une méchanceté, baronne.

LA BARONNE.

Certes non, je suis tout ce qu'il y a de plus indulgent. Je profite de ce qu'on ne peut rien dire sur moi pour ne jamais rien dire sur les autres femmes. Ce n'est déjà pas très-facile, même pour une femme bien née, bien mariée, bien élevée et bien surveillée, de ne pas prêter quelquefois à la médisance. Qu'est-ce que ce doit être pour une fille sans éducation, sans famille, sans fortune, n'ayant eu souvent que les plus déplorables exemples sous les yeux et jetée par là-dessus dans toutes les facilités de la vie de théâtre? Ces femmes qui nous font pleurer, qui nous font frémir, qui nous exaltent pendant toute une soirée avec des paroles d'amour et des scènes de passion, qui nous troublent, qui nous perdent quelquefois, nous que tant de choses défendent et protègent, vous voulez qu'elles ne ressentent jamais ce qu'elles expriment si bien, et qu'en ôtant leur costume elles

dépouillent également le personnage qu'elles étaient quelques minutes auparavant, et que, dans cette âme et dans ces sens de femme, il ne reste plus rien de la grande poésie de Juliette, de Desdémone, de Chimène, de Phèdre, de Mirra? Comment! nous qui nous laissons quelquefois séduire par les phrases connues et banales d'un courtisan vulgaire et obscur, qui nous dit que nous sommes belles et qu'il ne peut pas vivre sans nous, (ce dont nous ne devrions jamais croire que la moitié, la première bien entendu,) nous voudrions que ces femmes, libres de leur personne, de leurs sentiments, ne se laissassent jamais entraîner par la poésie de Shakspeare, de Racine, de Goethe, d'Alfieri; vous êtes trop exigeantes, et vous leur demandez trop.

MADAME DE LANTANA.

Nous ne demandons pas à ces dames d'être vertueuses, nous demandons seulement à nos maris de ne pas nous abandonner pour elles et à nos fils de ne pas les épouser.

On entend des bravos frénétiques dans la coulisse, des ah! ah! ah! prolongés.

Les hommes qui étaient à l'entrée de la galerie sont montés sur des chaises et applaudissent. D'autres sont accourus pour voir et applaudir. Le comte et le marquis lui-même se sont précipités.

ATTIKOFF, monté sur une chaise, battant des mains.

Bravo! bravo! bravo! Elle est donc superbe. Où est mon bouquet? J'en enverrai chercher un autre pour la fin. Ah! le voilà. (Il le prend sur une table, remonte sur une chaise, jette le bouquet par-dessus ses voisins. — Les cris redoublent. An domestique pendant les bravos.) Giuseppe?

LE DOMESTIQUE.

Mon prince.

ATTIKOFF.

Allez-moi chercher tout de suite un autre bouquet, deux autres bouquets. Bravo! bravo!

Giuseppe sort.

LA BARONNE, montrant tous ces applaudissements.

Tenez, voilà ma réponse. Comment voulez-vous que nous luttons ?

SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE ROMANI.

LANTANA, prenant les mains du comte qui entre.

Bravo ! mon cher comte, bravo, admirable !

ROMANI.

Ce n'est pas moi qu'il faut féliciter, mon cher ami, c'est la comtesse.

LANTANA.

La comtesse, je l'applaudis et, vous, je vous félicite d'avoir une femme pareille. Jamais elle n'a eu plus de talent. Quelle perte pour le théâtre et pour l'art !

LA BARONNE.

Nous sommes dans l'enthousiasme

ROMANI.

Mais vous n'êtes pas dans un bon endroit ; on n'entend rien d'ici.

MADAME DE LANTANA.

Nous sommes arrivés un peu en retard, mais pendant les scènes de la comtesse, nous nous approchions et nous montrions sur les chaises que nous cédaient ces messieurs. Elle vient d'être admirable.

ROMANI.

Vous allez voir dans la dernière scène. Tout à l'heure quand elle va rentrer, je crois que vous serez contents.

ATTIKOFF.

Elle est donc superbe, mon cher comte, superbe, je vous assure. C'est moi qui ai jeté le bouquet tout à l'heure, je l'avais apporté pour la fin, je n'ai pu résister, j'en ai envoyé chercher un autre. Vous savez qu'à Pétersbourg, on donnerait à la comtesse cent mille francs pour les cinq mois de la saison, et un bénéfice et quels cadeaux ! Mais vous êtes millionnaire et vous accaparez cet admirable talent pour vous tout seul. Égoïste ! Vous nous donnerez encore une représentation.

ROMANI.

Non. Cécilia a voulu absolument faire quelque chose pour les pauvres. Je ne lui ai permis de jouer avec ses anciens camarades que pour cette raison de charité. Dans quelques jours nous quitterons Florence.

LANTANA.

Vous partez ?

ROMANI.

Oui.

LANTANA.

Où allez-vous ?

ROMANI.

En France et en Angleterre.

LANTANA.

Pour longtemps ?

ROMANI.

Peut-être pour toujours.

LANTANA.

Quelle raison avez-vous de quitter votre patrie où tout le monde vous aime, vous et la comtesse?

ROMANI.

La comtesse est souffrante, on lui ordonne le changement d'air, le voyage, la distraction.

Pendant ce temps Romani reçoit les félicitations de plusieurs invités.

UN DOMESTIQUE, à Romani.

Madame la comtesse demande monsieur le comte.

ROMANI.

J'y vais, je vous quitte, je manquerais mon-entrée.

LA BARONNE.

Comment cela?

ROMANI.

Cécilia va rentrer en scène pour son dénouement, et elle veut que je sois là à toutes ses sorties. Elle est superstitieuse, elle prétend que je lui porte bonheur.

LA MARQUISE.

Elle en aura encore eu la preuve ce soir. Faites-lui mes compliments, elle est charmante.

ROMANI.

Venez le lui dire vous-même.

LA BARONNE.

Vrai, cela ne la troublera pas?

ROMANI.

Non, elle a un monde fou autour d'elle. Elle est enchantée de son succès.

LA BARONNE.

Vous l'aimez, n'est-ce pas?

ROMANI.

Je l'adore.

LA BARONNE.

Ce soir surtout. Comme je comprends ça! Ah! que j'aurais voulu jouer la comédie, moi; allons l'embrasser, allons...

Ils sortent.

MADAME DE LANTANA.

Il faut avouer, quoi qu'on dise, qu'il y a des femmes vraiment innocentes. Ainsi la baronne adorant la Cœcilia, c'est à mourir de rire.

LA PRINCESSE.

Pourquoi cela?

MADAME DE LANTANA.

On assure que le baron...

LANTANA.

C'est faux.

MADAME DE LANTANA.

Vous, mon cher mari, vous n'avez pas la parole; vous êtes jaloux de la Cœcilia.

LANTANA.

Et si vous dites tant de mal d'elle toujours, serait-ce que vous me faites l'honneur, chère amie, d'être jalouse de moi?

LA COMTESSE.

Vous lui avez fait la cour.

LANTANA.

Je lui ai fait des compliments comme tout le monde.

LA PRINCESSE.

Et quand même vous auriez fait la cour à la comtesse, avant ou après son mariage, qu'est-ce que cela fait donc? Le mariage n'est supportable, ma chère, qu'à la condition que chacun des deux époux soit complètement libre. Nous autres Russes, je ne sais pas si c'est parce qu'il fait très-froid chez

nous, mais nous sommes toujours pour ceux qui aiment. C'est pour cela que je suis du côté de Romani et de sa femme. Il l'aimait, il l'a épousée, il a eu raison. Qu'est-ce que cela fait qu'elle ait été au théâtre et que même elle ait eu des aventures ! On sait bien ce que c'est qu'une femme de théâtre. La petite baronne ne l'a pas mal dit tout à l'heure. Je l'aurais dit aussi, si je n'avais pas été si fatiguée.

LA MARQUISE.

Alors, si votre fils s'éprenait d'une Cœcilia, vous ne vous opposeriez pas au mariage ?

LA PRINCESSE.

Le pauvre enfant ! il ferait ce qu'il voudrait ; il n'est donc pas sur la terre pour être malheureux. Ce n'est pas dans cette intention que je l'y ai mis. Je dois même dire que je n'avais aucune intention en l'y mettant. Je ne savais pas très-bien ce que je faisais et j'en ai été si étonnée que j'ai cru mourir. Aussi mesuis-je promis de ne plus jamais forcer personne à venir au monde. Depuis ce temps je vis par-dessus le marché et ce n'est pas moi qui ferai de la peine à qui que ce soit et surtout à mon fils. Qu'il s'amuse tant qu'il pourra. Il est riche, il est jeune, s'il est malheureux plus tard, il sera temps pour lui de souffrir.

LA MARQUISE.

Et son père est du même avis que vous ?..

LA PRINCESSE.

Encore plus que moi, puisqu'il est à Odessa où il a suivi, me dit-on, une danseuse qui est très-jolie du reste. (Au domestique qui apporte un nouveau bouquet et qui cherche Attikoff.) Mettez là, Giuseppe. (A son fils.) Serge, voilà vos bouquets.

Attikoff prend ses bouquets et va reprendre sa place où de nouveaux applaudissements éclatent.

LANTANA, appelant Toffolo.

Monsieur Toffolo, de qui est cette pièce dont on joue un acte ce soir ?

TOFFOLO.

D'un jeune auteur, Pietro Martelli, qui a beaucoup de talent. Nous la répétons au théâtre en ce moment, et elle doit passer dans quelques jours. Mais la personne chargée du rôle est insuffisante, et il faudrait une interprète comme la comtesse Cœcilia.

LA PRINCESSE.

Pourquoi ne le joue-t-elle pas.

LANTANA.

Son mari s'y oppose.

LA PRINCESSE.

Il a tort. Et le sujet de cette tragédie ?

TOFFOLO.

La Fornarina.

LA PRINCESSE.

C'est donc très-nouveau ?

ATTIKOFF.

Bravo ! bravo !

TOFFOLO.

Ce n'est pas nouveau, madame, il est vrai, mais au théâtre, s'il fallait toujours faire du nouveau, il y a peut-être longtemps qu'on ne ferait plus rien. Le public tient plus à l'originalité de la forme, qu'à la nouveauté du fond. Il veut surtout qu'on l'intéresse, et ce qui l'intéresse le plus, c'est souvent ce qui est le plus simple. La passion, les joies, les espérances, les douleurs, les reproches, les plaintes, les colères, les réconciliations de deux amants, c'est vieux comme le monde, ça intéressera toujours le public, parce que ces choses vieilles comme le monde ne sont vieilles que pour les vieux et qu'il y aura toujours des jeunes comme votre fils pour les comprendre et les applaudir.

Attikoff tape dans ses mains en l'air sans faire de bruit.

LA MARQUISE.

Eh bien ! moi, je crois que la comtesse Romani jouera la Fornarina.

LA PRINCESSE.

Parce que...

LA MARQUISE.

Parce qu'elle en a envie, d'abord, et que ce que femme veut, Dieu le veut, et ensuite parce que il n'y aura bientôt plus moyen de faire autrement. Romani est ruiné.

LA PRINCESSE.

Est-ce vrai ?

LA MARQUISE.

Absolument vrai.

LA PRINCESSE.

Sa mère est riche.

LA MARQUISE.

Très-riche, mais elle ne donnera pas un sou. La comtesse Romani, la mère, n'est pas tout à fait dans les mêmes idées que vous, princesse, sur le mariage des enfants. Elle s'est opposée de toutes ses forces à celui de son fils. Elle trouvait peut-être avec raison que le nom de Romani, vieux nom guelfe, illustre depuis le dixième siècle, qui a été porté par un grand capitaine, deux cardinaux, deux ambassadeurs, n'était pas fait pour servir de panache à une comédienne, et que cette alliance d'un vieux blason florentin avec une vieille affiche de spectacle n'était pas et ne pouvait pas être acceptée par la famille. Romani était fils unique, sa mère l'adorait. C'a été pour elle un très-grand chagrin et une très-grande humiliation que ce mariage. Non-seulement elle n'a jamais voulu revoir son fils ni sa bru, mais pour ne pas être confondue avec celle-ci, elle a quitté le nom de son mari et

a repris le nom de son père. Elle ne se fait plus appeler que la comtesse Marozzo. Quant à la Cœcilia, elle avait accepté la lutte, elle avait fait du mariage une condition et elle s'était fait épouser après les sommations légales. Mais aujourd'hui, il n'y a plus d'argent du côté du comte, et il n'y a plus d'amour, s'il y en a jamais eu, du côté de Cœcilia. Ou je me trompe fort ou la petite fête de ce soir cache dans l'esprit de la comtesse autre chose que le plaisir de se faire entendre et applaudir. Nous verrons bien. Monsieur Rolstein?

ROLSTEIN.

Marquise!

LA MARQUISE.

Vous connaissez les cours de tous les marchés d'Europe?

ROLSTEIN.

Oui, marquise, le 3 pour cent français fait 72, je crois qu'il montera encore. Les fonds anglais font 95-11-16 et notre italien 74, 05.

LA MARQUISE.

Et les finances de la maison où nous sommes, où en sont-elles?

ROLSTEIN.

J'ai cinq cent mille francs à la comtesse Cœcilia.

LA COMTESSE.

A son avoir ou à son service?

ROLSTEIN.

A son avoir. (Applaudissements prolongés, cris, bravos, rappels.)

Attikoff a jeté son bouquet; il applaudit, il crie, il trépigne. — Les invités rentrent par toutes les portes.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTELLI, ROMANI.
LA ROSAURA,
puis COECILIA, BOCCADORO, CAPERLI.

LA ROSAURA, entrant.

C'est tout simplement admirable, jamais elle n'a eu plus de talent. (A Boccadoro.) Va me chercher quelque chose au buffet. Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui.

LANTANA.

Ça ne se voit pas.

LA PRINCESSE, à Lantana.

Qu'est-ce que c'est que cette dame?

LANTANA.

C'est la directrice de la troupe dans laquelle la Cœcilia était engagée jadis et dont quelques acteurs ont joué avec la comtesse ce soir.

ATTIKOFF.

Ma bonne Rosaura, dites-moi, je vous prie, où est la comtesse; il faut donc que je lui dise mon enthousiasme. Voyez, je pleure, ma parole.

LA ROSAURA.

Elle va venir. Elle se déshabille. Elle n'a pas voulu recevoir ses invités en costume de théâtre. Mais elle va venir tout de suite. Nous autres comédiens, nous ne sommes pas longs à nous déshabiller.

Pendant ce temps la Rosaura donne des poignées de main à la marquise, à la baronne et à d'autres dames.

Mais cette directrice est au mieux avec toutes ces dames.

LANTANA.

Oui, on l'aime beaucoup ici. Elle jouait autrefois les rôles comiques. Son mari, qui était un tragédien qui ne manquait pas de talent, était en même temps directeur de la troupe. Il est mort, elle a pris la direction. Elle est intelligente et honnête. On la reçoit presque partout, elle et ses acteurs. En Italie c'est l'usage, c'est le pays traditionnel des arts, et les artistes y sont les bienvenus partout. C'est pour cela que le mariage de Romani, qui aurait fait scandale dans beaucoup d'autres pays, a paru tout simple à beaucoup de gens qui n'ont pas approuvé la mère. Ce qu'on a le plus reproché à Romani, c'est d'avoir retiré sa femme du théâtre. On eût trouvé tout simple qu'elle devint grande dame et qu'elle restât actrice.

LA PRINCESSE.

Nous aussi à Pétersbourg nous recevons les artistes et nous les aimons beaucoup. Les artistes sont donc des hommes et des femmes comme les autres. Qui est-ce qui dit le contraire?

LANTANA.

Mais en France?

LA PRINCESSE.

Ah! ne me parlez pas des Français; ils ne savent donc jamais ce qu'ils veulent?

LA ROSAURA.

La voici, la voici! Allons, messieurs, sur deux rangs et une entrée. Elle la mérite bien, je vous assure.

SCÈNE IV

LES MÊMES, COECILIA.

Cœcilia paraît au bras de Romani. — Les personnes en scène se mettent sur deux rangs et font la haie. — Plusieurs sont montées sur des chaises. Attikoff, en tête, il a partagé pendant la scène précédente un bouquet avec les autres invités et l'on effeuille des fleurs sur le chemin de Cœcilia, au milieu des applaudissements et des cris.

ROMANI, bas, à Cœcilia,

Es-tu heureuse?

COECILIA.

Je te le dirai tout à l'heure. (A Toffolo, bas.) Es-tu content de moi?

TOFFOLO.

Très-content.

COECILIA.

Sans restriction...

TOFFOLO.

Sans restriction.

COECILIA, lui serrant la main.

Merci. (A Romani.) Oui, je suis heureuse. Toffolo est content, et quand Toffolo est content c'est que c'est bien, très-bien même. (Haut, aux personnes qui la complimentent.) Si le rôle n'était pas si bon, l'actrice ne serait pas si bonne.

MARTELLI.

Le rôle n'a de valeur que parce que c'est vous qui le jouez.

LA ROSAURA.

C'est toujours ainsi le soir de la première représentation : quand il y a succès, l'auteur est enchanté des artistes, les artistes sont enchantés de l'auteur. Le lendemain c'est une affaire.

Capelli salue et remercie les personnes qui lui font des compliments.

LANTANA.

Bravo, Caperli, bravo ! Ce rôle de Raphaël vous fera beaucoup d'honneur.

CAPERLI.

Je l'ai beaucoup travaillé et je crois être arrivé à rendre la pensée de l'auteur. Le rôle est difficile.

LA MARQUISE.

Mais il était impossible de le mieux interpréter.

CAPERLI.

Vous êtes vraiment trop bonne, madame. J'ai fait de mon mieux, voilà tout...

COECILIA, à Filoppopoli.

Vous êtes aimable d'être venu.

FILOPPOPOLI.

C'était bien naturel, comtesse, puisque vous m'aviez invité.

COECILIA.

Et puis ne m'appellez pas comtesse. Nous sommes d'anciens camarades et, je l'espère, de vieux amis. Avez-vous des observations à me faire ?

FILOPPOPOLI.

Certes non. Je ne me le permettrais pas d'abord, et vous, je vous ai trouvée excellente. Je n'en dirai pas tout à fait autant de mon camarade Caperli. Il a des choses remarquables, comme toujours. C'est un homme de talent, mais moi, ce n'est pas comme cela que je comprends le drame. Il est vrai que moi, je suis un comique, mais cela ne m'empêche pas d'avoir mon jugement comme tout le monde. Je ne sens pas le rôle comme lui. Je ne crois pas au succès de la pièce, surtout avec Martuccia dans le rôle de la Fornarine. Si cette pièce ne réussit pas, que deviendra le théâtre qui ne va pas bien depuis quelque temps ! Peut-être la

Rosaura ne fait-elle pas à certains artistes aimés du public, la situation qu'ils devraient avoir. Enfin il y a une raison. Votre départ a été la ruine. Il y a encore des hommes évidemment, mais il n'y a plus de femmes. Et le public aime les femmes, il ne faut pas se le dissimuler. Les succès d'hommes ne tiennent pas au théâtre, il n'y a de durables que les succès de femmes.

COECILIA.

Vous en trouverez peut-être une.

FILOPPOPOLI.

Est-ce que le bruit qui courait au théâtre?..

COECILIA.

Chut! (Elle va à Toffolo.) Causons sérieusement. Es-tu content de moi?

TOFFOLO.

Je te l'ai dit.

COECILIA.

M'as-tu jugée absolument ou relativement, c'est-à-dire comme comédienne ou comme femme du monde?

TOFFOLO.

Comme comédienne. Tu avais peur en entrant, il n'y a peut-être que moi qui l'ai vu.

COECILIA.

J'ai toujours peur en commençant. La scène de coquetterie?

TOFFOLO.

Très-bien. Tu as parlé un peu trop vite.

COECILIA.

Je m'en suis aperçue; c'est la faute de cet imbécile de Boccardo.

BOCCADORO, qui prend une glace.

Vous parlez de moi?

COECILIA.

Oui! (Tendant la main à Boccadoro.) Je disais c'est la faute de cet imbécile de Boccadoro.

BOCCADORO.

Merci.

COECILIA, à Toffolo.

Et la scène de la passion?

TOFFOLO.

Excellente. Le mouvement de colère, le geste après le silence, le mot de la fin, parfaits.

COECILIA.

Alors, je n'ai pas baissé?

TOFFOLO.

Au contraire. Tu as gagné en distinction et en autorité, grâce au monde que tu vois depuis deux ans.

COECILIA.

Et si je rentrais demain au théâtre?

TOFFOLO.

Tu y aurais plus de succès que jamais.

COECILIA.

C'est tout ce que je voulais savoir, mon bon Toffolo. Je te remercie. Pourquoi n'es-tu jamais venu me voir?

TOFFOLO.

Je n'ai pas osé.

COECILIA.

Tu as eu tort, tu sais que je t'aime bien.

TOFFOLO.

Et moi, crois-tu que j'en aie jamais aimé une autre, quoi que j'aie fait pour cela. Alors pourquoi?

COECILIA.

Pourquoi? nous saurons le pourquoi des choses quand nous serons morts : nous aurons le temps d'y réfléchir, mais pendant la vie ce n'est pas la peine d'essayer; mieux vaut prendre le temps comme il vient et ne pas tant raisonner.

Elle fait craquer ses doigts.

TOFFOLO.

Qu'est-ce que tu as?

COECILIA.

Ce que j'ai? Parbleu, je suis nerveuse. Tiens, laisse-moi. Je me mettrais à pleurer devant tout ce monde qui va se retirer, heureusement j'espère. Décidément il n'y a qu'un vrai public, celui qui s'en va quand la pièce est finie et qui vous laisse tranquille quand vous lui en avez donné pour son argent. Ta femme, où est-elle?

TOFFOLO.

Je n'en sais rien, nous sommes séparés.

COECILIA.

Et ton fils?

TOFFOLO.

Je l'ai avec moi... Oh! sans lui...

COECILIA.

Allons, courage. Tu n'as besoin de rien?

TOFFOLO.

De rien, merci.

COECILIA.

Ma question te blesse?

TOFFOLO.

Non.

COECILIA.

Viens déjeuner demain, nous causerons.

TOFFOLO.

Et le comte, qu'est-ce qu'il dira?

COECILIA.

Le comte est un très-galant homme qui me laisse faire ce que je veux, et d'ailleurs il sera enchanté de te recevoir.

TOFFOLO.

A demain.

LA MARQUISE.

Bonsoir, comtesse. Encore tous mes compliments sincères.

LA BARONNE.

N'est-ce pas qu'elle a été adorable? Voyez, j'ai les yeux tout rouges, j'ai pleuré d'émotion, d'admiration, oui, d'admiration!

COECILIA.

N'est-ce bien que pour moi, et l'auteur n'y est-il pas pour quelque chose?

LA BARONNE, riant.

Oh! Dieu! non.

COECILIA.

Prenez garde. On dit qu'il vous fait une cour assidue.

LA BARONNE.

Il me fait la cour comme bien d'autres, et comme de la part des autres ce n'est que de la galanterie très-respectueuse. Et puis est-ce qu'il faut croire tout ce que l'on dit.

On m'a bien dit à moi que vous êtes la maîtresse de mon mari, je ne l'ai pas cru.

COECILIA, riant.

Vous avez peut-être eu tort...

LA BARONNE.

Non, j'ai confiance en vous, en lui et lui en moi; admettons que je me trompe d'un, il m'en restera toujours deux. Et puis, je suis très-douce, très-bonne, très-honnête femme, je vous assure, mais je tiens à rester heureuse comme je le suis, et celle qui toucherait à mon bonheur le paierait cher. Mais nous disons là des enfantillages. Dormez bien. Vous avez été adorable, et que ce doit être amusant d'avoir du talent comme vous. Voilà justement mon mari qui vient me chercher. (Au baron qui entre.) C'est joli ce que tu as fait-là. Tu arrives quand tout est fini. Tu as manqué une belle, très-belle soirée.

LE BARON.

J'ai été retenu à l'ambassade. Impossible de venir quand je l'aurais voulu ; on a dîné très-tard, mais je suis parvenu à me sauver. J'aurais été désespéré de ne pas vous serrer la main ce soir, comtesse.

COECILIA.

Et de ne pas arriver à temps pour reconduire votre femme.

Pendant ce temps la baronne est allée prendre son manteau.

COECILIA, bas.

Vous avez fait exprès de ne pas venir.

LE BARON.

Oui.

COECILIA.

Pourquoi? puisque je vous avais écrit pour vous demander de venir.

LE BARON.

Pour m'ordonner de venir, vous m'avez écrit : je veux, je veux que vous veniez... Alors je ne suis pas venu.

COECILIA.

Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter? Vous savez que si je voulais être applaudie et fêtée ce soir, ce n'était que pour vous que je le voulais, et vous m'avez refusé cette joie d'être admirée devant vous.

LE BARON.

Piano, piano, ma belle tragique, n'exagérons rien et ne faisons pas un drame en cinq actes, avec une idylle de vingt vers. C'était une charmante journée de printemps, je ne l'oublierai jamais. Mais une journée de printemps ne peut durer toujours, même quand l'été est venu.

COECILIA.

Alors vous ne m'aimez décidément pas?

LE BARON.

Si. Seulement, je vous aime comme il faut vous aimer, et en ne venant pas ce soir à cette représentation, j'ai fait ce que je devais faire. On parle déjà bien assez de nous. Je ne veux pas vous compromettre davantage.

COECILIA.

Autrement dit, vous ne m'aimez plus. Vous avez empoisonné toute ma joie de ce soir. C'est bien, allez, ne faites pas attendre votre femme qui est jalouse de vous. Quand vous regretterez ce que vous avez fait aujourd'hui, vous reviendrez.

Elle essuie ses yeux.

LE BARON.

Bonsoir, comtesse.

COECILIA.

Mieux vaut dire peut-être adieu.

LE BARON.

Si vous voulez.

Il s'éloigne.

ROLSTEIN, à Coecilia agitée.

Tous ces hommes-là ne sont pas sérieux, comtesse, et une femme comme vous ne doit avoir que des amis sérieux, parce qu'elle a de véritables ennemis, qu'elle mérite à tous égards, par sa beauté, par sa position, par son talent. Ainsi la marquise Galziana vient de me demander si vous étiez véritablement ruinée, comme on le lui assure. Je lui ai répondu que non et que vous aviez encore ou plutôt toujours cinq cent mille francs chez moi que vous pouviez prendre quand vous voudriez.

COECILIA.

Ce n'étaient que trois cent mille francs il y a quelques jours.

ROLSTEIN.

Vos valeurs étaient bonnes, elles ont monté.

COECILIA.

Au cours de ce soir?

ROLSTEIN.

Oui.

COECILIA.

Merci, mon cher monsieur Rolstein, gardez vos fonds, j'espère ne pas en avoir besoin de sitôt ; j'ai trouvé une opération excellente.

ROLSTEIN.

J'attendrai vos ordres.

Il la salue et sort. Tout le monde s'est éloigné peu à peu.

LA PRINCESSE.

Bonsoir, comtesse, je vous recommande mon fils qui est

donc amoureux de vous. Permettez-lui quelquefois de venir vous voir; vous lui rirez au nez, naturellement, mais cela l'exercera à souffrir. C'est donc une bonne chose à son âge. Au revoir, comtesse, au revoir.

ATTIKOFF, à Cœcilia qui lui tend sa main qu'il baise.

Que vous êtes bonne.

Il sort avec sa mère.

LA ROSAURA.

Tu me donneras ta réponse demain.

COECILIA.

Sois tranquille.

LA ROSAURA.

Et alors, nous irons vite, car c'est pressé; nous ne faisons pas le sou et tous ces gaillards-là, si je ne les payais pas à la fin du mois, ils pousseraient des cris de paon.

Elle sort.

MARTELLI, à Cœcilia.

Je n'ai plus rien à vous dire, vous avez été la perfection. Si vous jouez cette pièce, ma fortune et ma gloire sont assurées. Si vous refusez, je n'ai plus qu'à me pendre.

COECILIA.

Je crois que je réussirai... Mais si vous vous pendez... mon cher auteur, dites qu'on me donne la corde, j'en aurais besoin quelquefois pour me porter bonheur. A demain, j'espère. (Il lui baise la main et sort. Seule.) Allons, plus que jamais il me faut le travail et le bruit.

SCÈNE V

COECILIA, ROMANI.

ROMANI, rentrant.

Tu n'as jamais été plus belle. Tu n'as jamais eù plus de talent. Comme tu étais supérieure à toutes ces femmes! Je t'adore.

COECILIA.

Vrai?

ROMANI.

Ne te l'ai-je pas toujours prouvé?..

COECILIA.

Est-ce que tu le regrettes?

ROMANI.

Dieu m'en garde, puisque je n'ai rien à te reprocher.

COECILIA.

Eh bien! il y a des moments où je le regrette, moi.

ROMANI.

Parce que?

COECILIA.

Parce que si je t'avais aimé autant que tu m'aimais, autant que tu avais le droit de me le demander, je n'aurais pas accepté le sacrifice que tu m'as fait.

ROMANI.

Je ne t'ai rien sacrifié.

COECILIA.

Tu m'as donné ton nom et tu n'as plus revu ta mère.

ROMANI.

Mon nom, tu le portes aussi bien qu'aucune autre femme l'eût porté, n'est-ce pas?.. Tu vois que tout le monde te traite comme tu le mérites et que tu es pour tous comme pour moi la comtesse Romani. Quant à ma mère elle se rendra à l'évidence, et un jour, jour prochain, je l'espère, elle t'appellera sa fille.

COECILIA.

Jamais; et je serais à sa place, je ferais comme elle : songe à ce que j'étais.

ROMANI.

Tu étais celle que j'aimais.

COECILIA.

Sais-tu ce que j'aurais dû faire? J'aurais dû, puisque tu m'aimais véritablement toi, faire pour toi ce que des filles de théâtre font si facilement pour ceux qui disent les aimer. J'aurais dû être ta maîtresse, sans condition, sans espérance, sans regret, sans remords. Tu m'aurais abandonnée comme on a le droit de nous abandonner nous autres, après nous avoir aimées un mois, huit jours, une heure.

ROMANI.

Que dis-tu là?

COECILIA.

Et puis tu te serais marié comme doit se marier un gentilhomme. Tu aurais épousé une honnête fille, fière de sa vertu, heureuse de ton amour. Elle eût été une grande dame incontestable, une mère respectée, et vous seriez venus de temps en temps, applaudir du fond de votre loge la comédienne adulée, encensée, jusqu'au jour où son grand amour, le public, oublieux et ingrat comme les autres, lui tourne le dos en disant : Elle est vieille, elle m'ennuie! Et puis, comme nous sommes des créatures imprévoyantes, nous

autres comédiennes, quand la misère serait venue s'ajouter à la vieillesse, tu m'aurais fait l'aumône de quelques billets de mille francs, peut-être ; voilà ce que j'aurais dû faire si j'avais été honnête et intelligente. J'ai voulu être aimée et j'ai voulu être comtesse. J'ai eu tort, je te demande pardon.

ROMANI.

Tu ne m'aimes plus : voilà tout.

COECILIA.

Que veux-tu dire ?

ROMANI.

Je veux dire que si tu m'aimais, tu ne me parlerais pas ainsi. Est-ce que je regrette quelque chose, moi ? Ce serait à recommencer demain que je recommencerais. Est-ce qu'il y a une autre vie que l'amour dans ce monde ? Que m'importait et que m'importe que tu sois née de tels ou tels parents, que tu sois grande dame ou fille du peuple, princesse ou comédienne. Tu es la femme que j'aime, voilà tout. M'aimes-tu, toi ?.. Toute la question est là, et, si tu m'aimes, le reste ne signifie rien.

COECILIA.

Oui, je t'aime, oui je dois, oui je veux t'aimer ; oui, il faut que je t'aime ou je serais la plus méprisable des créatures. Demande-moi une preuve d'amour quelle qu'elle soit, fût-ce de me tuer pour toi, je te donnerai cette preuve en souriant et en te bénissant.

ROMANI.

Eh bien ! cette preuve, je vais te la demander.

COECILIA.

Qu'est-ce que c'est ?

ROMANI.

C'est de partir avec moi et que nous allions vivre loin d'ici.

COECILIA.

Parce que ?

ROMANI.

Parce que je t'aimerai encore plus dans la solitude qu'au milieu de tout ce monde.

COECILIA.

Ce n'est pas pour cela... c'est parce que tu es ruiné.

ROMANI.

Qui t'a dit ?

COECILIA.

Je sais tout. Enfant, qui as honte de n'avoir plus de luxe à donner à celle à qui tu as donné l'honneur, le respect, l'amour, la vie ; enfant, qui t'es ruiné pour moi, pour me parer, pour me faire par l'élégance et le luxe comme par l'alliance et le nom, l'égale de toutes les femmes de ton monde et qui rougis aujourd'hui de ne plus être aussi riche qu'auparavant ! Je savais tout cela. On était venu me le dire, il y a toujours des gens qui ont un intérêt quelconque à informer une femme, et surtout une femme comme celle qu'on peut me croire encore, de ce qu'on appelle un malheur comme celui-là.

ROMANI.

Mais ce n'est pas la misère qui nous menace, ma bien-aimée ; ce n'est que la médiocrité dont nous pouvons encore être très-heureux, si tu m'aimes assez pour ne rien regretter de ton luxe d'aujourd'hui. Je suis coupable parce que j'ai voulu augmenter ma fortune par des spéculations qui t'eussent donné, si elles avaient réussi, une existence princière. Je sentais bien, par moments, qu'en te tirant du théâtre j'avais fait dans ta vie un vide que mon amour seul ne pouvait combler. Il y avait là des habitudes d'émotions, des jouissances d'amour-propre, des triomphes qu'il fallait bien

remplacer par quelque chose. Aux heures où tu étais autrefois acclamée sur la scène, il fallait bien pour te faire oublier les acclamations te fournir un théâtre digne de toi et je voulais que ta vie fût une fête continuelle. Ce n'est pas tout. Quand je t'ai connue, tu gagnais noblement et largement ta vie. Tu ne dépendais que de toi. Au lieu du patrimoine que j'ai reçu sans me donner aucun mal, tu avais cette fortune bien autrement respectable que donnent le travail et le talent. Tu me disais tout à l'heure que je t'avais fait de grands sacrifices. Lequel de nous deux a fait des sacrifices à l'autre et lequel de toi ou de moi sera l'obligé, quand tu auras consenti à vivre auprès de moi avec les douze mille francs de revenu qui me restent du majorat inaliénable, heureusement, que mon père a créé pour moi? Mais je suis jeune encore. Mes ancêtres ont rendu dans les emplois publics des services qui me donnent le droit de demander à l'État l'occasion de les imiter. Je deviendrai peut-être utile, je deviendrai peut-être célèbre. C'est encore cela que je te devrai et que je ne demande pas mieux que de te devoir.

COECILIA.

Vous avez fini, monsieur, toutes vos folies... Eh bien! maintenant écoutez-moi. J'ai trouvé une combinaison bien plus simple que la tienne.

ROMANI.

Qui est?

COECILIA.

Qui est de rentrer au théâtre.

ROMANI.

Jamais!

COECILIA.

Jamais. Ce n'est qu'un mot et ce n'est que le premier.

ROMANI.

Non. Te laisser rentrer au théâtre, c'est la honte pour moi.

Mon nom sur une affiche de spectacle, ma femme en proie aux insultes du public, la personne qui m'est si chère et si sacrée entre les bras du premier comédien venu et lui parlant d'amour comme à moi-même, jamais ! Je t'ai arrachée à cette vie dangereuse, ce n'est pas pour t'y rejeter.

COECILIA.

D'abord tu me faisais tout à l'heure une gloire de cette vie, ensuite, ce n'est pas ton nom, c'est le mien, mon nom d'autrefois, que l'on imprimera sur une affiche comme l'on fait pour toutes les actrices mariées et honorables que je n'ai pas besoin de te nommer. Puis le public n'insulte pas les femmes et je ne suis pas de celles qu'on siffle, pas encore du moins ; tu en as eu la preuve ce soir. Enfin, le comédien qui me parle d'amour en scène ne m'en parle pas en son nom comme tes amis le font dans ta maison même, tous les jours, et quand ce comédien me tient dans ses bras, il ne me presse pas aussi fort que les hommes du monde avec lesquels tu me laisses valser tous les soirs. Ai-je besoin d'ajouter que j'ai mon honneur, moi aussi, et que, ne fût-ce que pour ta mère qui me déteste et me méprise, je ne veux pas passer pour une courtisane qui s'est fait épouser et qui a ruiné son mari comme elle aurait ruiné son amant. A mon tour d'apporter ma dot et mon héritage à la communauté. Je n'étais qu'une fille de théâtre, soit. Mais cette fille de théâtre, elle peut, en initiant la foule aux chefs-d'œuvre des maîtres, gagner cinquante, soixante, quatre-vingt mille francs par an. Cite-moi beaucoup de femmes du monde qui pourraient en faire autant et je vais t'en citer vingt qui voudraient être à ma place. J'ai reçu bien des confidences depuis que je suis de leur monde. Si tu savais comme elles s'ennuient et comme l'ennui est un mauvais conseiller.

ROMANI.

Je sens que si tu remontais sur les planches, je te perdrais, je le sens.

COECILIA.

Tu préfères me garder désœuvrée après les émotions perdues de ma vie d'autrefois et les distractions devenues impossibles de ma vie d'aujourd'hui. Je ne suis qu'une femme après tout...

ROMANI.

Que dis-tu?

COECILIA.

Je dis que nous ne sommes pas dans les conditions des époux ordinaires. Tu as généreusement accepté le passé, c'était t'engager à accepter l'avenir. Si ton orgueil de patricien, car ce n'est pas autre chose qui parle en ce moment chez toi... (Mouvement de Romani.) oui, pas autre chose, si ton orgueil me refuse ce que j'appelle ma revanche, je ne te le pardonnerai pas et je ne répons de rien, je t'en avertis. Mais tu céderas, je le veux.

ROMANI.

Tu le veux?

COECILIA.

Oui, mais comme une épouse soumise, comme une femme dévouée doit vouloir, à genoux, (Elle s'agenouille.) à mains jointes, de sa voix la plus douce et la plus pénétrante, en suppliant son seigneur et maître qu'elle aime et qu'elle respecte de lui prouver qu'il l'aime en lui faisant ce premier sacrifice puisqu'il vient de lui dire qu'il ne lui en a jamais fait.

ROMANI.

Oh! sirène! La voilà cette voix qui m'a tant troublé la première fois que l'ai entendue. Comme tu me connais! Eh bien! j'y penserai et nous en reparlerons.

COECILIA.

Pourquoi se donner la peine d'en reparler, puisque nous en parlons.

ROMANI.

Mais encore faut-il?..

COECILIA.

Il ne faut rien. Tout est prêt. On n'attend plus que moi. Je sais tout le rôle.

ROMANI.

Quel rôle?..

COECILIA.

Le rôle de la pièce de Martelli : la Fornarina. J'avais mon projet depuis longtemps. J'ai appris le rôle entier en cachette. Je n'ai joué ce soir que pour tâter mon public, comme on dit, et m'assurer que je n'avais rien perdu. Tu as vu le succès, même auprès de mes camarades. La Rosaura compte sur moi pour la sauver et elle me donne six mille francs par mois pour commencer. L'engagement est prêt ; on n'attend plus que ta signature. Tu ne te doutais de rien. Comme j'ai bien dissimulé ! comme j'ai bien menti ! comme j'ai bien caché ce que je faisais ! Je te disais que j'allais faire des visites, j'allais répéter chez la Rosaura. La pièce peut passer dans trois jours. Oh ! je suis une menteuse abominable. Bats-moi, tu le peux, je ne dirai rien.

ROMANI.

Je ne sais pas ce que tu arriverais à faire de moi, si tu voulais.

COECILIA.

Je ne veux faire de toi qu'un homme heureux.

ROMANI.

Et moi, je n'ai qu'un mot à te dire : je t'aime tant que si tu me trompes, je me tue...

COECILIA.

Te tuer, toi ; toi seulement ! Ce n'est pas assez, tue-nous tous les deux, comme ça nous ne nous quitterons pas. Je t'adore.

Elle s'assied sur ses genoux et lui passe les bras autour du cou.

ACTE DEUXIÈME

Le foyer du théâtre. — Trois portes au fond, horloge, table, banquettes circulaires, chaises, piano. — Une grande psyché, lampes sur la cheminée et en appliques.

SCÈNE PREMIÈRE

TOFFOLO, MARTUCCIA, FILOPPOLI,
UN COMPARSE en costume de hallebardier.

Martuccia, en costume de ville, se promène à grands pas dans le foyer. Toffolo est appuyé contre le piano et lit un manuscrit. Filoppoli dessine le comparse qui pose devant lui, puis LA ROSAURA.

TOFFOLO.

Voyons, qu'est-ce que tu as?

MARTUCCIA.

J'ai qu'on me paiera ce qu'on me fait.

TOFFOLO.

Qu'est-ce qu'on te fait?

MARTUCCIA.

Ce qu'on me fait? on me fait répéter pendant un mois la Fornarina. Je me donne du mal, je prends des leçons à vingt francs le cachet, et puis un beau jour, je ne reçois plus de bulletins, et j'apprends que c'est Cœcilia qui joue le rôle qu'elle a étudié en cachette et qu'elle va venir répéter